

Alizé Meurisse, *Pâle Sang bleu*, Allia, 144 pages, 9 euros

Choisir un premier roman répond nécessairement à des critères subjectifs. En dehors de l'éventuelle quatrième de couverture et des quelques pages feuilletées rapidement, il faut suivre son instinct de lecteur, autrement dit ses goûts qualifiés d'arbitraire. J'ai sélectionné, parmi la longue liste des romans français de la rentrée littéraire, le livre d'Alizé Meurisse en fonction des critères suivants. Tout d'abord, son éditeur. Allia publie beaucoup d'auteurs femmes, plus ou moins de ma génération, que je découvre chaque fois avec curiosité et plaisir. Selon un principe cher à cette maison d'édition, les auteurs y sont découverts grâce à leur premier manuscrit et y restent pour la suite de leur œuvre. Valérie Mréjen, Hélène Frappat ou encore, dans un autre registre, Eva Steinitz. J'ai une grande confiance dans leurs choix en matière de littérature féminine contemporaine. Ensuite, son nom. Si c'est un pseudonyme, il est particulièrement réussi. Alizé Meurisse. Alizé comme la chanteuse du même nom que j'aime à fredonner dans les rues de Paris, lorsque passe sa chanson *Moi, Lolita* dans mon iPod. « C'est pas ma faute. Et quand je donne ma langue au chat, je vois les autres, tout prêt à se jeter sur moi. C'est pas ma faute à moi, si j'entends tout autour de moi. LOLITA, moi Lolita. » J'ose à peine mentionner la très belle reprise qu'en a fait Julien Doré de La Nouvelle Star, de peur que les chroniqueurs de *La Revue Littéraire* ne crient au parjure. Meurisse comme le luxueux hôtel, rue de Rivoli, où Florence Gould organisait ses fameux déjeuners littéraires,

tous les jeudis, en compagnie de Jean Paulhan & Dominique Aury. Toutes ces bonnes raisons m'ont amenée à commencer la lecture de ce tout premier roman, *Pâle Sang bleu*, écrit par une très « jeune et jolie » fille de 21 ans (presque 20 ans, comme le magazine).

Le début correspond aux recherches textuelles qu'Allia a l'habitude de proposer : une écriture originale, drôle et *girly* comme j'aime, un style impertinent d'adolescente boudeuse combinée à un lexique rétro surprenant. « PARBLEU! Morbleu! Qui a inventé les stylos bleus? Je déteste écrire en bleu... les stylos bleus c'est d'la merde! » La lycéenne que j'étais acquiesce. C'est tellement ringard d'écrire en bleu nuit & en bleu turquoise, n'en parlons pas, c'est carrément nunuche. En noir, on ne peut écrire qu'à l'encre noire. La petite gothique qui sommeille en chacune de nous ne dira pas le contraire. Le chapitre 0 poursuit sur le même ton. « Le temps c'est de l'argent. On a les poches trouées, ça fuit irrémédiablement. Alors, tant qu'on en a, autant tout dépenser. De toute façon, on en a de moins en moins. » Là aussi, le panier percé que je suis est conquis. Le bleu du titre désigne autant la couleur de l'encre que celle du sang. Celui de l'auteur comme celui de ses personnages. Écrire avec son sang, l'image est belle et pourtant elle porte malheur. Il est beaucoup question de superstitions dans ce roman initiatique où les héros sont pris au piège de la passion et de la violence. Charles et sa sœur Manon, abandonnés à leur sort. Johnny, l'amoureux de Manon qui joue de malchance lorsqu'il achète une bague de fiançailles à cette bande de « brutes sanguinaires », Olivier et les « casse-pipe » qui ornent la figure de proue de leur bateau avec les dents de leurs victimes. La tragédie classique est à l'œuvre, on n'échappe pas à son destin. Johnny et Manon sont les Roméo & Juliette modernes, les « noces de la petite frappe en marcel et de la jolie fille à frange ». Au fur et à mesure du récit, découpé en courts cha-

pitres où chaque titre a son importance, le contemporain fait place à une ambiance désuète de film noir des années 50. Un peu trop française. Plus Marcel Carné que Nicholas Ray.

Les personnages s'expriment tous à la première personne et soliloquent plus qu'ils ne dialoguent. Chacun prend la parole et raconte la suite de l'histoire à l'occasion d'un nouveau paragraphe. À la manière des plans de coupe au cinéma. Ce dispositif ajoute à l'ambiguïté des personnages, ils se voient dans le regard de l'autre (ami ou amant) et définissent leur androgynie. Même Johnny, le petit loubard au grand cœur, indicateur pour Louis, détective privé, et l'inspecteur Arlequin. « Je me suis surpris à écrire comme une fille. » Il est romantique au sens premier du terme et ne parvient pas à freiner le terrible engrenage du réel. L'horreur le rattrape quand Manon tombe à son tour sur la bande d'Olivier, encore vêtue de sa robe de mariée. Charles, seul rescapé du trio, sombre alors dans la folie et l'incohérence. Le texte devient plus dense et presque âpre, l'auteur suit minutieusement la dérive de ses personnages. Paris est une ville cruelle pour les âmes douloureuses, elle laisse une marque durable sur la peau, ce bleu qui vire à l'arc-en-ciel. Elle ne permet pas de s'effacer entre les murs et les bords de Seine : ceux qui se connaissent se croisent et ne peuvent l'éviter. Comme le dit Garance à son amoureux, le mime Baptiste, dans *Les Enfants du paradis* : « Paris est tout petit pour les gens qui s'aiment, comme nous, d'un aussi grand amour. » Les dialogues de Prévert se mélangent ici à ceux d'Audiard, ambiance *Les Tontons flingueurs*. Le charme vient de ces décors et situations un peu trop pittoresques à mon goût (le bistrot avec les nappes à carreaux et le beau gosse à la casquette de marin). J'aime mieux quand le roman emprunte au film de Brisseau sur la violence dans les cités au milieu des années 80, *De bruit et de fureur*. Alizé Meurisse revient alors à l'image qu'elle avait amorcée dans les premières pages, celle de la couleur bleue. Avoir le blues ou broyer du noir ?

Apollinaire n'est pas loin. Les symboles guident l'enchaînement des faits. Les néologismes ne supposent pas d'explications quand ils sont éloquents et poétiques. Il n'est pas nécessaire de définir ce qu'est un « quelconquillage ». À l'inverse, citer ses références est une preuve de maturité. Jean Dubuffet & Emily Dickinson sont parmi les plus beaux ornements.

Angie David